

Jean de Léry, *Histoire d'un voyage en terre du Brésil*

Dissertation

Franck Lestringant, spécialiste de Jean de Léry, propose, dans un article du *Dictionnaire des Littératures de langue française*, un jugement sur *l'Histoire d'un voyage en terre du Brésil* de cet auteur. Pour définir ce livre, il emploie un mode binaire qui en révèle deux aspects différents. D'un côté, c'est selon lui un « manifeste calviniste » à « la grande prose oratoire, destinée à dénoncer les vices de ses contemporains » et de l'autre, c'est « un témoignage en faveur du “sauvage” » où se lit « la bonhomie de l'observateur évoquant “cette marmaille toute nue” qui “grouille comme petits canars” ou “trepille et gratte la terre comme conils en garenne”. » Jean de Léry est pour Franck Lestringant « un écrivain qui fait alterner » ces deux tons.

C'est un Léry double qui est ici dépeint, alternativement observateur bienveillant des Indiens et calviniste, pourfendeur des perversions humaines de son temps, deux facettes d'un écrivain, avant tout, qui varie les styles en fonction de l'objet de son discours.

Au-delà de cette alternance, on peut se demander comment l'auteur parvient à concilier ces deux aspects – auxquels correspondent deux styles – apparemment si différents et à rendre l'ensemble cohérent et harmonieux. C'est sur ce point précis que se révèle avec le plus de force le talent de l'écrivain et sa maîtrise du récit.

Léry est donc à la fois un observateur, un ethnographe avant l'heure, admiratif de la vie indienne et un pasteur calviniste qui utilise ses observations pour dénoncer « les vices de ses contemporains » par comparaison avec les mœurs indiennes, tout en reconnaissant avec pessimisme que le modèle brésilien ne conduit pas au salut. Enfin, Léry est un écrivain qui rend possible, par son regard rétrospectif et son récit, la réconciliation de ses deux aspirations.

* * *

Jean de Léry est encore un jeune homme lorsqu'il s'embarque pour le Brésil. Il paraît curieux de tout, aventurier et réceptif aux choses qu'il observe, sans préjugés particuliers.

Observateur soucieux du détail, il décrit avec méticulosité ce nouveau monde qu'il découvre et son livre fourmille de descriptions et d'anecdotes pleines de vie. Le classement raisonnée de ces observations nous apparaît comme une démarche scientifique et révèle un Léry ethnologue. Ce qu'il observe ne le laisse jamais indifférent et après une première phase d'incompréhension, il se dégage de son récit une admiration certaine pour l'Indien. Après qu'il a dépassé ses tabous concernant l'anthropophagie, grâce au rire (comme l'explique Franck Lestringant dans son introduction), l'admiration se mue en une réelle complicité.

La précision et l'ordonnement de descriptions font de *L'Histoire d'un voyage* un véritable ouvrage d'ethnologie. L'auteur classe par chapitres les éléments qu'il expose et établit une gradation au sein de ces chapitres, si bien que l'ensemble apparaît comme rigoureusement construit. En outre, le style de Léry est simple, précis et accessible clairement à ses lecteurs. La plupart du temps, il ne dépeint que ce dont il a été témoin et refuse (en principe) le recours à l'érudition ou au merveilleux non avéré. Cette alliance d'un style naïf et d'un esprit méthodique constitue la richesse du livre. Enfin, la méthode utilisée ne tait pas le sentiment, bien au contraire, il ne néglige pas d'exprimer les sentiments qu'il a éprouvés lors de ses observations.

Léry trouve ce monde beau et la société indienne exerce une profonde fascination sur lui. Il admire la nature qu'il explore et les hommes qui vivent en harmonie avec elle. Des anecdotes piquantes révèlent la sagesse de l'Indien brésilien ainsi que ses multiples qualités. Léry fait l'éloge de leur simplicité et de leur existence saine, de leur sociabilité, de leur fidélité en amitié et de leur bon sens. Il déclare notamment : « je maintien qu'ils discourent mieux que ne font la plupart des paysans voire que d'autres de par deça qui pensent estre fort habiles gens. » (Chap. XVI). Au début de son aventure, le principal obstacle à l'adhésion de Léry aux mœurs de l'Indien est constitué par la terreur que lui inspire leurs habitudes anthropophages.

Ce tabou est levé grâce au rire, comme le montre F. Lestringant. C'est au cours du chapitre XVIII, lors de l'épisode de la veillée où Léry croit à tort que ses hôtes veulent le dévorer et qui se finit joyeusement lorsqu'il comprend son erreur. Il peut dès lors rire de ses propres craintes et les surmonter : la complicité avec les « sauvages » est enfin possible. Elle se manifeste tout au long du livre dans plusieurs scènes où des relations de confiance entre l'Européen et les Indiens sont nouées, lorsque Léry discute avec un « bon vieillard », assiste à leurs fêtes ou qu'il les accompagne à la guerre.

Comme le prouve son classement exhaustif de ce qu'il a vu, Léry est un observateur attentif et soucieux de restituer le plus fidèlement et le plus clairement possible les spectacles

dont il a été témoin. Les sources d'admiration ne manquent pas dans cette société indienne et une fois ses tabous dépassés, Léry se sent proche d'elle. À son retour en France, il choisit de se faire pasteur, ce qui représente le second grand tournant de sa vie. Il traverse alors l'épreuve des guerres de religion dans le camp protestant et en conçoit une profonde amertume envers nombre de ses contemporains.

Dans *l'Histoire d'un voyage*, un autre regard coexiste avec celui du témoin bienveillant, un regard plus sévère et plus distant, celui du pasteur calviniste qui souhaite « dénoncer les vices de ses contemporains » et qui se sert de ce qu'il a vu au Brésil dans ce but. Devant les manifestations de la morale indienne qu'il a notées, les comparaisons avec la vieille Europe tournent au détriment de cette dernière : par de nombreux rapprochements avec le Brésilien, il peut accuser l'Européen et notamment le Catholique, de ses vices. Pourtant, malgré sa sympathie pour l'Indien, le refus de sa part de reconnaître Dieu fait de l'indigène, aux yeux du pasteur, un homme perdu qui ne saurait être sauvé. Sa conclusion est donc pessimiste : le modèle primitif n'est pas le bon, le retour à l'Eden qu'il symbolise est impossible.

Léry compare volontiers la société indienne avec la société française. La femme brésilienne est ainsi plus pudique, malgré sa nudité vestimentaire, que l'européenne qui cherche à séduire par ses parures ; elle est aussi meilleure mère et meilleure épouse. L'anthropophagie paraît de même plus excusable au regard de l'usure qui se pratique de ce côté-ci de l'océan, comme il l'écrit au chapitre consacré à ce sujet : « si on considère à bon escient ce que font nos gras usuriers [...] qu'on dira qu'ils sont encore plus cruels que les sauvages dont je parle. » Le ton qu'il emploie lors de ces accusations s'apparente à celui du sermon religieux, il n'hésite d'ailleurs pas à puiser ses références dans la Bible, comme lorsqu'il compare les prêtres catholiques à des « prestres de Baal » (chap. XVI) Le thème de ce sermon serait que les barbares ne se trouvent pas forcément du côté de l'Atlantique que l'on croit communément.

Pourtant, malgré toutes ses qualités évidentes, l'Indien ne peut être racheté, au grand regret de Léry : c'est la conclusion du chapitre XVI consacré à la religion. L'Indien, qui a sous les yeux le témoignage de l'excellence du Créateur, y reste insensible : il est de ce fait inexcusable. Léry déclare ainsi : « quand les hommes ne cognoissent pas leur créateur, que cela procede de leur malice. Comme aussi, pour les conveindre davantage, il est dit ailleurs, que ce qui est invisible en Dieu, se voit par la création du monde. » Ainsi, le peuple brésilien est « un bel exemple de la nature corrompue de l'homme », comme il le dit plus loin.

Léry en conclut que l'Eden que représente en apparence la vie brésilienne est lui-aussi perdu. Le seul salut réside dans la vraie foi : il faut renoncer au modèle indien et louer le Créateur de sa bonté. *L'Histoire d'un voyage* prend alors les accents d'un hymne à la gloire de Dieu, un développement du psaume qu'il entonne spontanément lorsque les beautés de la nature l'émerveillent, au chapitre XVI. Les Protestants, entre les sauvages, «peuple maudit et délaissé de Dieu » et les Catholiques sanguinaires, font figure de peuple d'exception, de nouveau peuple élu.

Isolé, le Calviniste ne trouve son salut que dans sa seule foi, le modèle indien, supérieur en bien des points à la corruption générale européenne, n'est malheureusement pas valable. Léry concilie donc l'admiration de l'observateur naïf avec la déception du pasteur pessimiste au cours d'un seul récit. C'est par l'écriture qu'il surmonte la perte de ses illusions et apaise ses propres contradictions.

Léry fonde dans un plus vaste ensemble l'opposition binaire mise en lumière par F. Lestringant : dans la narration d'une histoire vécue. Car au-delà du « manifeste calviniste » et du « témoignage en faveur du "sauvage" », son livre est un récit de voyage, la chronique d'une aventure. C'est également un livre de souvenirs, un exercice de mémoire qui permet à l'auteur de « faire son deuil » de la perte du Nouveau Monde. C'est enfin le récit autobiographique d'un cheminement spirituel, celui qu'a parcouru le jeune homme aventurier jusqu'à devenir un sévère pasteur calviniste.

L'Histoire d'un voyage, comme son titre l'indique, est la narration d'un voyage... Léry y raconte les épreuves de la navigation au XVI^{ème} siècle, il y tient la chronique de la colonie française en baie de Rio et les démêlés des Réformés avec Villegaignon. Les éléments d'observation admirative et de dénonciation s'intègrent dans cette narration, comme autant de commentaires ou de digressions qui ne rompent pas la cohérence du récit. Il ne s'agit cependant pas d'un simple journal de voyage mais d'un récit écrit vingt ans après les événements rapportés, la mémoire et la nostalgie jouent par conséquent un grand rôle.

Léry écrivain fait revivre son propre passé, il se souvient et une certaine nostalgie transparait par endroits. Au chapitre XXI, il déclare notamment : « je regrette souvent que je ne suis parmi les sauvages, ausquels [...] j'ay cogneu plus de rondeur qu'en plusieurs de par-deça, lesquels à leur condamnation portent titre de Chrestiens. » Avec le temps et l'expérience, Léry a appris à apprécier encore davantage la vie brésilienne et la regrette. Plusieurs fois, il note les difficultés qu'il éprouve pour la décrire et il souligne les limites de l'écriture pour rendre compte de ce monde qu'il a quitté. Nous sommes en présence d'un

travail de deuil, Léry cherchant par l'écriture à combler le fossé qui le sépare de sa jeunesse, de l'Autre et de ses illusions, suite à son parcours religieux.

L'Histoire d'un voyage est le récit d'un voyage vers la foi véritable, celui qu'a accompli Léry jeune. La rupture manifeste entre le témoin admiratif et le pasteur qui condamne, s'il est considéré du point de vue de l'autobiographie, sous un angle « chronologique », se résout : Léry a effectué un cheminement spirituel pour devenir prêtre. La conclusion du livre se fait sur la naissance d'une vocation religieuse inébranlable, comme il l'avait annoncé au chapitre XVI : « ayant fort clairement cogneu [...] la différence qu'il y a entre ceux qui sont illuminez par le saint Esprit, et par l'Escriture sainte, et ceux qui sont abandonnez à leurs sens, et laissez en leur aveuglement, j'ay esté beaucoup plus confirmé en l'assurance de la verité de Dieu. » Léry, parce qu'il a observé, compris et expérimenté avec le temps, voit sa foi raffermie. Sa destinée sera, dès lors, de louer le Seigneur pour la beauté de ce monde, après avoir aussi appris du mauvais exemple donné par les Indiens et les Catholiques.

En enchâssant son témoignage et ses « sermons » calvinistes dans une narration, en glosant ses souvenirs pour en digérer la nostalgie et en composant le récit d'une vocation, Léry, écrivain autobiographe, unit deux facettes de son personnage plus qu'il ne les alterne et donne au livre une cohérence : celle d'une existence placée sous le signe de la foi.

* * *

Léry fut un jeune homme curieux, un témoin bienveillant d'un monde nouveau et fascinant. Après bien des épreuves et des découvertes qui l'ont mené à une meilleure connaissance de l'humanité, c'est un pasteur calviniste qui compose *L'Histoire d'un voyage*. Il constate la perte de cette société qu'il aimait tant. Ces deux figures de Léry se rejoignent en un Léry écrivain qui fait, au travers d'un récit de voyage et par le travail de deuil que l'écriture autobiographique impose, le récit d'un cheminement spirituel.

La richesse de cette œuvre apparaît souvent comme un art de l'oscillation. Au lieu de taire ses hésitations, ses contradictions et ses doutes, Léry les expose. Cette sincérité le rend attachant, passionnant et vivant, tout comme la variété des styles qu'il emploie. Au-delà des inévitables différences d'époques, de visées et de genres littéraires, ce récit d'une vocation, du

retour grâce à la mémoire sur un monde évanoui, du dialogue permanent entre un écrivain et le jeune homme qu'il fut n'est pas sans évoquer Marcel Proust.